

Errata

En raison de problèmes de transfert informatique de données, deux erreurs ont échappé aux éditeurs.

- Dans les notices **BIÉREAU**, **BLOCRY**, **HOCAILLE**, **LAUZELLE** et **BRUYÈRES**, deux phrases ont été perdues dans le premier paragraphe commun.

À la place de :

« L'entité d'Ottignies était composée, outre le village, de neuf hameaux : la Baraque, Franquénies, le Petit Ry, Blanc Ry, les Bruyères, la Croix et Blocry, Pinchart et le Stimont. Quatre ont donné leur nom aux quartiers de la ville nouvelle (le Biéreau, l'Hocaille, Lauzelle et les Bruyères) et deux à des sous-quartiers (la Baraque et Blocry) ».

Il convient de lire :

« L'entité d'Ottignies était composée, outre le village, de neuf hameaux : la Baraque, Franquénies, le Petit Ry, Blanc Ry, les Bruyères, la Croix et Blocry, Pinchart et le Stimont. **Entre les hameaux s'étendaient des campagnes portant elles aussi un nom traditionnel : à proximité des Bruyères, la campagne de Biéreau, la campagne de l'Hocaille et la campagne de Lauzelle. Parmi ces noms anciens, certains sont devenus éponymes.** Quatre ont donné leur nom aux quartiers de la ville nouvelle (le Biéreau, l'Hocaille, Lauzelle et les Bruyères) et deux à des sous-quartiers (la Baraque et Blocry) ».

- Dans les notices **MONTESQUIEU**, **MORE**, **PASCAL** et **RABELAIS**, les groupes de lettres ligaturées « fi » et « fl » ne se sont pas imprimés dans la plupart des cas, rendant le texte difficile à lire. Nous n'avons pas eu d'autre solution que de réimprimer ces notices dans le présent cahier.

MONTESQUIEU

MONTESQUIEU (PLACE)

E5

MONTESQUIEU (RUE)

E5

Conseil communal du 28 octobre 1975.

Toponyme créé (toponyme non descriptif).

☛ Thème du patrimoine européen et universel.

☛ Thème des sciences humaines.

« Place Montesquieu » et « rue Montesquieu » célèbrent Charles de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, moraliste et philosophe français.

📖 Montesquieu (1689-1755).

Le 28 décembre 1688 éclatait la « glorieuse Révolution » en Angleterre, ce pays qu'un petit enfant né quelques semaines plus tard, au château de La Brède, en Guyenne, devait, dans *L'Esprit des lois* (1748) donner comme modèle de gouvernement, tout en en connaissant les faiblesses. Descendant d'une longue lignée originaire du Berry, installée en Agenais, puis à Bordeaux, Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, dès son enfance, est destiné à devenir parlementaire, comme son grand-père, Jean-Baptiste-Gaston de Secondat, et son oncle paternel, Jean-Baptiste de Secondat. Il reçoit au collège oratorien de Juilly, entre 1700 et 1705, un enseignement imprégné de la physique et de la mécanique cartésiennes et y acquiert une méthode de travail ainsi définie par le P. Lamy dans ses *Entretiens sur les sciences* : « Un homme se propose une fin, et pendant une vingtaine d'années il tire de toutes ses lectures ce qui servira à son dessein ; après quoi, il est facile de faire de cet amas si exact un très riche ouvrage ». Pour

compléter des études de droit qu'il fait à Bordeaux, son père, Jacques de Secondat, envoie Montesquieu à Paris de 1709 à 1713. Il y mène une vie studieuse, rédige les six volumes de la *Collectio juris*, écrit un *Discours sur Cicéron* composé dans un élan d'admiration pour le grand orateur et l'homme politique romain, se lie avec Fontenelle et Nicolas Fréret, s'intéresse à la Chine en notant ses conversations avec Arcadio Hoange, l'interprète chinois de la Bibliothèque royale. S'il est sans doute enclin à rechercher la compagnie des femmes, sa discrétion et sa réserve naturelles ne permettent pas de savoir à quelles expériences amoureuses il s'est peut-être abandonné.

La mort de son père, en 1713, ramène Montesquieu à Bordeaux. Devenu chef de famille, il épouse, en 1715, une riche protestante, Jeanne de Lartigue, qui lui donnera trois enfants : Jean-Baptiste (1716), Marie (1717) et Denise (1727). Siégeant, dès 1714, au Parlement de Bordeaux, comme conseiller, il devient président après la mort de son oncle Jean-Baptiste, mais éprouve de plus en plus de difficulté à se plier aux obligations de sa charge : « Quant à mon métier de président, j'avais le cœur très droit, je comprenais assez les questions en elles-mêmes ; mais quant à la procédure, je n'y entendais rien. Je m'étais pourtant appliqué, mais ce qui me dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes ce même talent qui me fuyait pour ainsi dire » (*Pensées*, 213).

Membre assidu, dès son élection (1716), de l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres de Bordeaux, Montesquieu a reconnu ce qu'il devait à la fréquentation de ses confrères : « Je feignis un grand attachement pour les sciences et, à force de le feindre, il me vint réellement ». Auteur d'un *Projet*, sans lendemain, d'une *Histoire physique de la terre ancienne et moderne*, publiée dans le *Mercur de France* (1719), il lit à l'Académie une dissertation sur la

Politique des Romains dans la religion (1716), un *Essai d'observations sur l'histoire naturelle* (1719) et un *Traité des devoirs* (1725), dont il ne subsiste que des fragments.

Comme tous les parlementaires bordelais du XVIII^e siècle, Montesquieu possédait aux environs de Bordeaux des propriétés foncières ; il y cultivait la vigne, mais aussi les céréales, le tabac et s'y adonnait à l'élevage. De toutes ses propriétés, Raymond, Clairac ou Montesquieu, La Brède avait sa prédilection : « Ce qui fait que j'aime être à La Brède, c'est qu'à La Brède, il me semble que mon argent est sous mes pieds. À Paris, il me semble que je l'ai sur mes épaules. À Paris, je dis : 'Il ne faut dépenser que cela'. À ma campagne, je dis : 'Il faut que je dépense tout cela' » (*Pensées*, 2169).

Dans le secret, Montesquieu mûrissait une œuvre, les *Lettres persanes*, qui, en 1721, allaient inaugurer, d'une manière éclatante, le premier siècle des Lumières. Elles furent publiées à Amsterdam, sous l'anonymat, par Suzanne de Caux, veuve d'Henri Desbordes, sous les fausses adresses « À Cologne, chez Pierre Marteau » et « À Amsterdam, chez Pierre Brunel ». À côté d'une critique philosophique, les *Lettres persanes* renferment, dans une intrigue romanesque orientale, une peinture des mœurs françaises à la fin du règne de Louis XIV et au début de la Régence, des éléments personnels se référant à la vie de l'auteur, des idées politiques de réaction aristocratique — l'absolutisme y apparaît comme une menace dirigée contre le statut social de la noblesse — et une attention nouvelle aux origines économiques et aux modalités marchandes de la richesse et de la véritable puissance des nations. Si Montesquieu ne souhaite nullement saper les fondements de la monarchie française, il recherche un ordre stable fondé sur la justice et sur la nature, c'est-à-dire sur les exigences fondamentales du cœur et de la raison.

Le succès des *Lettres persanes* entraîne Montesquieu à des séjours de plus en plus fréquents à Paris, où il fréquente la société galante de M^{lle} de Clermont, à qui il dédie le *Temple de Gnide* (1725) ; en 1726, il vend sa charge de président au Parlement de Bordeaux. Assidu au salon de M^{me} de Lambert, il est élu à l'Académie française, au fauteuil de Louis de Sacy, après avoir surmonté une longue cabale, et y est reçu (janvier 1728).

Quelques semaines plus tard, il quitte Paris pour Vienne et accomplit jusqu'au mois de mai 1731 un long voyage européen, en Autriche, en Italie, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Angleterre. Montesquieu souhaite faire carrière dans la diplomatie, mais aussi réfléchir sur l'orientation de sa vie. Avec le chevalier Hildebrand Jacob, il s'initie à l'art. Observateur attentif des institutions politiques, il s'intéresse au féodalisme hongrois à Bratislava. La mosaïque italienne lui présente la fausse liberté de Venise, le despotisme sarde, la république commerçante de Gênes, la modération du gouvernement du grand-duc à Florence, la corruption du gouvernement papal à Rome.

Arrivé à Londres, fin 1729, Montesquieu y séjourne jusqu'au mois d'avril 1731. Il assiste à plusieurs séances du Parlement, se lie avec des personnalités de l'entourage royal et de l'opposition, lit le *Craftsman*, est admis à la Royal Society et intronisé dans la franc-maçonnerie. Frappé par la liberté qui règne dans ce pays, il saisit, aussi, la fragilité de l'équilibre des pouvoirs : « Il faut qu'un bon Anglais cherche à défendre la liberté également contre les attentats de la Couronne et ceux de la Chambre ».

De retour en France, Montesquieu réfléchit sur les observations faites au cours de ses voyages. Tout en fréquentant les salons de M^{me} de Tencin, de M^{me} Geoffrin et de M^{me} Du Deffand, il s'adonne à l'étude. À partir des ouvrages de sa bibliothèque du château de La Brède, il rédige des extraits de lecture, consigne notes et réflexions dans ses *Pensées*, le *Spicilège*, les *Geographica* et d'autres recueils aujourd'hui disparus, en ayant recours, à cause de sa mauvaise vue, à des secrétaires qui écrivent sous sa dictée.

Au mois de juillet 1734, paraissent les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* ; en partant de l'histoire de Rome, Montesquieu tente de dégager des lois universelles applicables à tous les temps et à tous les pays, estimant que les leçons des temps anciens, si elles sont analysées sans parti pris, peuvent s'appliquer, en partie du moins, au temps présent. Désormais, Montesquieu consacre la plus grande partie de son temps à la rédaction de *L'Esprit des lois*. L'ouvrage existait dans ses grandes lignes entre 1739 et 1741 au plus tard. À Bordeaux, en février 1745, Montesquieu lit cette première rédaction à l'abbé Guasco, à Jean Barbot, et à son fils Jean-Baptiste de Secondat ; il en révisé le texte en 1745-1746. Le pasteur Jacob Vernet surveille à Genève l'impression de l'ouvrage qui paraît à l'automne 1748. À l'accueil chaleureux de ses amis, se mêlent, dès le début de 1749, les premières critiques. Les attaques du fermier général Dupin, celles des jésuites dans le *Journal de Trévoux*, et des jansénistes dans les *Nouvelles ecclésiastiques* incitent Montesquieu à publier, en février 1750, la *Défense de l'Esprit des lois*. La Sorbonne à Paris, et la Congrégation de l'Index, à Rome, examinent l'ouvrage qui est condamné en 1751. Les points contestés portent sur des questions de morale : morale personnelle, avec le problème du suicide chez les Romains et en Angleterre ; morale familiale (polygamie, répudiation, célibat) ; morale sociale (utilité et légitimité du prêt à intérêt) ; morale politique (la vertu et l'honneur dans la monarchie) ; sur des questions relatives aux rapports de la religion avec l'État ; sur les problèmes relatifs à la religion chrétienne comparée aux autres religions.

Juriste et philosophe, Montesquieu s'est toujours défendu d'avoir traité de questions théologiques. Il s'est efforcé de rechercher les causes qui font varier les lois et les coutumes dans le temps et dans l'espace, de découvrir la « nature des choses », car « les lois dérivent de la nature des choses ». Parmi ces causes, la plus importante est d'ordre politique, car elle tient à la nature du gouvernement — monarchique, démocratique ou aristocratique — et, surtout, au principe moral qui les inspire, l'honneur, la vertu ou la crainte. Adversaire du despotisme sous toutes ses formes, avouées ou larvées, partisan d'un gouvernement modéré dans lequel les trois pouvoirs s'équilibrent, concourent au bien moral de la nation et de ses habitants, Montesquieu est convaincu qu'une monarchie à l'anglaise constitue la meilleure forme de gouvernement.

Montesquieu a connu une renommée européenne, comme en témoignent ses élections à l'Académie de Berlin (1747), à l'Académie d'Amiens (1750) et à l'Académie de Stanislas de Nancy (1751). Laissant inachevé l'article *Goût* pour l'*Encyclopédie*, révisant et corrigeant *L'Esprit des lois*, en vue d'une nouvelle édition, Montesquieu, atteint à Paris d'une infection pulmonaire, y meurt chrétiennement à son domicile de la rue Saint-Dominique et est enterré dans l'église Saint-Sulpice. Pendant la Révolution, ses ossements seront jetés dans les catacombes.

Bibliographie : L. DESGRAVES, *Montesquieu* (Biographie. Mazaurine, t. 1), Paris, 1986 ; S. GOYARD-FABRE, *Montesquieu : la nature, les lois, la liberté* (Fondements de la politique. Essais), Paris, 1993 ; R. SHACKLETON, *Montesquieu : A Critical Biography*, Londres, 1961.

© Patrimoine littéraire européen, sous la dir. de J.-Cl. POLET, Bruxelles, De Boeck-Université, 1999.

MORE

MORE (PARKING THOMAS)

E5

Domaine universitaire.

Toponyme créé (descriptif lié à la situation).

- ☛ Thème du patrimoine européen et universel.
- ☛ Thème des sciences humaines.
- ☛ Thème des toponymes descriptifs.

Le parking doit son nom au bâtiment de la Faculté de droit qu'il dessert (« Collège Thomas More »).

📖 Thomas More (1477-1535).

Il y a peu d'inconnues dans la carrière de Thomas, deuxième enfant et fils aîné du juge londonien John More, né la 17^e année du règne d'Édouard IV (1478 n'est pas impossible). Des centaines de dates précises relient ce premier maillon à la décapitation de More, dans la même cité de Londres, pour crime de haute trahison, exécution que l'opinion européenne, Érasme en tête, considéra comme un martyr, verdict que l'Église catholique suivit en béatifiant (1886) puis en canonisant (19 mai 1935) Thomas Morus.

Durant ces quatre siècles, l'Occident chrétien, dont son combat n'avait pu empêcher l'éclatement, cultiva de lui des images parfois incompatibles : le créateur de l'*Utopie*, qui rêve d'autant mieux qu'il n'est pas né pour agir ; le *pater familias* exemplaire qui, bravant de vieux tabous, apprend le latin et le grec à ses filles et à leurs cousines ; le parlementaire courageux qui revendique une vraie liberté d'expression pour les députés ; le frère d'armes d'Érasme militant pour une culture épanouissant toutes les virtualités humaines ; le magistrat incorruptible dans un milieu où le pot-de-vin se distingue mal du salaire ; le pince-sans-rire qui plaisante jusqu'à l'échafaud ; l'ambitieux qui, suborné par l'argent et l'amour des honneurs, a défendu un système dont il avait dénoncé la corruption, et persécuté, avec une cruauté sadique, les vrais disciples de l'Évangile (caricature que le très populaire *Book of Martyrs* (1563) de John Foxe a imprimée dans l'imagination protestante de la Grande-Bretagne et du monde anglophone). Cette prolifération de lectures contradictoires s'est poursuivie jusqu'au XX^e siècle : avant que Pie XI n'inscrive *saint Thomas More* au calendrier liturgique, Lénine faisait graver *Thomas MOR* sur la stèle de Moscou honorant les pères de la Révolution ; autre avatar, apparu dans le bouillon culturel d'une Amérique saturée de sexe et déniaisée par Freud : More serait le moine manqué, bourré du remords d'avoir refusé le célibat, et qui, par dépit, serait haineusement jaloux des prêtres « réformés » qui ont osé prendre femme... Cette grossesse mythique a fait les délices du théâtre, comme pour Thomas Becket (martyr ou traître selon les auteurs ou les saisons) et Jeanne d'Arc (pucelle et putain dans deux scènes différentes du même Shakespeare). Plus de cent drames, en latin,

français, allemand, néerlandais, anglais, italien, et autres langues, ont More comme protagoniste.

Le dépouillement des papiers d'État, riches en documents sur la vie, même privée, de More fit émerger, au XIX^e siècle, un portrait écrit aussi fouillé que le portrait peint en 1527 par Holbein.

Écolier à St. Anthony, page deux années durant au palais de l'archevêque-chancelier John Morton, Thomas a une quinzaine d'années quand on l'envoie poursuivre sa formation en grammaire, logique et rhétorique à l'université d'Oxford. En 1494 son père lui fait entamer à Londres un cycle de *common law* (droit coutumier) qui durera jusqu'à son inscription au barreau, en 1501. La culture générale acquise à Lincoln's Inn est moins livresque et plus équilibrée que l'éducation dispensée à Oxford : dans le seul *Décret* de Gratien, que les futurs avocats étudient aussi parce que les lois de leur nation s'imbriquent avec le droit canon, ils rencontrent Aristote et Platon, Virgile et Cicéron, Jérôme et Grégoire le Grand, sans oublier l'Écriture Sainte, presque aussi souvent que les promulgations papales et conciliaires. Ils s'entraînent à l'expression orale par des joutes oratoires, des débats sur les causes célèbres de l'actualité et des sketches parfois composés sur place.

En fin d'études et en début de carrière, More se demande si Dieu ne l'appelle pas à la prêtrise. À la fervente Chartreuse de Londres, il éprouve sa vocation. « Ne pouvant secouer le désir de prendre femme », écrit Érasme, il épouse la fille aînée du *gentleman farmer* John Colt, qui lui donne trois filles puis un garçon. Veuf en 1511, More, après quelques mois, se remarie avec Alice Middleton, veuve d'un négociant londonien et de sept ans son aînée. Enrichie d'une « cousine » et d'une pupille, puis de nièces et de voisines, la maisonnée constitue alors le noyau du premier collège mixte de l'histoire.

More est de plus en plus accaparé : avocat, député au Parlement (dès 1504), *Undersherif* (juge municipal) de Londres en 1510. La mission royale aux Pays-Bas méridionaux (mai-octobre 1515), durant laquelle est composé le Livre II du roman exotique de l'*Utopie*, l'achemine vers le service du roi dans le gouvernement du nouveau chancelier, le cardinal Thomas Wolsey. Bientôt secrétaire du roi, grand argentier et chevalier, chancelier de Lancastre, chargé de missions à l'étranger, More reçoit le Grand Sceau du royaume le 25 octobre 1529.

Depuis 1527 le divorce est « la grande affaire du roi ». More cherche à se confiner dans ses fonctions de juge mais il se sent, comme chancelier, « la conscience du roi » dont il ne veut plus, après la soumission du clergé, paraître solidaire. Le 16 mai 1532, il est autorisé à redevenir simple citoyen. En juin 1533 il refuse d'assister au couronnement d'Anne Boleyn. En avril 1534, pour refus de souscrire à l'*Act of Succession*, il est conduit à la Tour, d'où il ne sortira que pour être jugé, le 1^{er} juillet 1535, et décapité le 6 juillet, « dans la foi et pour la foi de l'Église catholique. »

La rencontre de More, encore étudiant, avec Érasme, en 1499, représente une borne milliaire dans la vie des deux hommes ; 36 ans plus tard, Érasme pleurera en lui « la moitié de son âme ». Lors du second séjour d'Érasme en Angleterre (1505-1506), les deux amis s'exercent ensemble à traduire Lucien de Samosate : leur style en restera marqué, et leur recueil sera le vade-mecum d'innombrables apprentis hellénistes. En 1509, Érasme, de retour de Rome, loge encore sous le toit de More, à qui il dédie l'*Encomium Moriae*, dont une formule de la préface le loue comme « l'homme pour toutes les saisons ». À partir de 1516 More brille

de ses propres feux dans le ciel de l'Europe latine : par son *De optima republica*, l'*Utopie*, publiée en trois ans (1516-1518) dans quatre capitales de l'imprimerie ; par les *Epigrammata* (1518), dont un grand nombre sera diffusé par les anthologies. Les humanistes se disputent son amitié : Budé le rencontre au Camp du Drap d'Or, publie ses lettres, échange avec lui des cadeaux, et recommande l'*Utopie*. Vivès pille en 1519 la lettre inédite de More à Dorp ; il est accueilli chez More, le cite et le loue en 1522 dans son édition de *La Cité de Dieu*. Hans Holbein, se présentant à Chelsea en 1526 sur recommandation d'Érasme, y trouve un autre Allemand, l'astronome Nicolas Kratzer et il admire, dans cette grande maison-musée, la *tabella* où Quentin Metsys a peint les portraits d'Érasme et de Pierre Gilles, en 1517.

L'affection de More pour son père s'est élargie et épanouie en amour de la patrie : Londres en premier lieu, et tout le royaume. Il est fier qu'Alcuin ait présidé au premier essor de la culture en France. Il chérit sa langue maternelle : elle sait dire, écrit-il, tout ce qui mérite d'être dit, et lui-même s'emploie à l'enrichir et à l'assouplir. Elle lui doit beaucoup de néologismes. Il ridiculise l'Anglais qui affecte un accent français. Il maudit le roi d'Écosse pour s'être allié aux Français contre son beau-frère Henry VIII.

Rien de chauvin, pourtant, dans ces prédilections. Le latin ne lui est pas moins cher que l'anglais. Il l'apprend à sa jeune épouse, qui saura ainsi s'entretenir avec les visiteurs d'Outre-Manche, déchiffrer le courrier de son docte mari, et comprendre les prières de l'Église. Les visiteurs, chez un hôte aussi hospitalier, peuvent devenir des logeurs : c'est dans « la Vieille Péniche » (*the Old Barge*) du logis morien qu'Érasme découvre, en 1511, Andrea Ammonio. Et More se sent *at home* chez un autre Italien, le négociant Bonvisi, qu'à l'heure des adieux terrestres il appellera *amicorum amicissime*. Liens personnels qui colorent la harangue qu'il adresse, le 1^{er} mai 1517, aux apprentis et chômeurs londoniens déchaînés contre les résidents munis d'un sauf-conduit, pour leur faire comprendre l'inhumanité de leur xénophobie. Il obtient les bonnes grâces royales pour Vivès, Kratzer et Holbein. Il ouvre les portes des bibliothèques à Simon Grynaeus, doublement étranger pourtant, puisqu'il est hérétique en plus d'être Suisse. More gagne un procès contre la couronne en faveur d'un navire papal confisqué à Southampton. Tous ces traits révèlent une grande ouverture, contrastant avec le nationalisme qui sévissait dans son île et chez son roi, non moins que dans l'Allemagne de Luther et Hutten (et même de l'Alsacien Wimpfeling) et les autres pays d'Europe.

Plus radicale encore est sa vision de l'Angleterre comme province de la chrétienté : c'est pourquoi, dit-il à ses juges, l'*Ecclesia anglicana* n'a pas le droit d'agir et de légiférer comme si elle était pleinement autonome. C'est pour l'unité de l'Église par-dessus les frontières que More versera son sang : un dogme, à ses yeux, et non seulement une tradition de l'Europe occidentale gouvernée par l'évêque de Rome. More, du reste, s'intéresse également aux chrétiens de l'Église d'Orient, dont beaucoup vivent sous le joug de l'islam. Il s'intéresse à l'Éthiopie copte, redécouverte par les Portugais, qui témoigne de l'antiquité et de l'universalité de pratiques contestées par les Protestants : culte de la Vierge et des saints, profession monastique, etc. L'inexorable avancée des Turcs, ennemis du Christ, hante More. Leur conquête de Rhodes, des Balkans et de la Hongrie figure dans ses œuvres. Le *Dialogue du Réconfort* se déroule à Budapest.

La littérature sur l'utopie comme genre littéraire et forme de pensée est immense : Thomas More en représente le point culminant et fournit le nom d'un univers social, politique et spirituel qui s'étend depuis l'Atlantide de Platon jusqu'à la noosphère de Teilhard de Chardin. Les 1.150 utopies alignées par Rita Falke dans un essai de 1954 ne prétendaient pas au bilan exhaustif. U-topie, Utopia, du grec *Ou-topia* (à préfixe privatif) est un lieu qui n'existe pas, un « pays de nulle part ». Dans le roman de More, publié à Louvain en 1516, le mot désigne une île exotique qui avait été une péninsule nommée Abraxa avant que le roi Utopus (*Ou-topos*) ne la détachât du continent pour en faire la cité-modèle évoquée dans le titre morien : *De optima republica*. Maints lecteurs étourdis, ou mus par une intention d'idéologie (surtout dans le camp « socialiste ») ont fait comme si More approuvait tout ce qu'il décrit : c'est oublier que l'*Opusculum vere aureum* est dialogue et fiction. L'*Utopie* fut honorée dès 1517 par une édition parisienne, avec une longue préface de Guillaume Budé.

More, en situant l'Île de Nulle-Part dans les mers australes, a parié sur les antipodes, et il applaudit quand Delcane, en 1522, démontre leur réalité, contre saint Augustin et autres sceptiques. À ses hôtes utopiens, Raphaël Hythlodée apportait la boussole, l'imprimerie, des ouvrages grecs, et la bonne nouvelle du Christ. En 1532 More se réjouit que l'évangélisation des terres nouvelles vienne étendre le domaine de l'Église et compenser les amputations qu'elle a subies par les conquêtes ottomanes et les schismes. Ce patriotisme spirituel est plus fort chez lui que le sentiment de solidarité nationale ou culturelle, mais ce qui le caractérise est le souci, et l'art, d'intégrer tous ces liens en un faisceau. En More, l'ancien et le nouveau, le profane et le sacré, le sérieux et le drôle, la raison et la foi, la nature et la grâce, l'action et la contemplation, comme aussi le latin et l'anglais, le service du roi et celui de Dieu, essaient de se marier harmonieusement, et souvent y réussissent (équilibre que Pie XI choisit de souligner en 1935 lorsqu'il salua en More un *uomo completo*).

Bibliographie : J.C. BOSWELL, *Sir Thomas More in the English Renaissance : an Annotated Catalogue* (Medieval and Renaissance Texts and Studies, 83), Binghamton, 1994 ; R.W. CHAMBERS, *Thomas More*, Londres, 1935 ; *The Complete Works of St. Thomas More*, 14 vol., New Haven (Connecticut), 1963-[1996] ; *Essential Articles for the Study of Thomas More (The Essential Articles Series)*, éd. par R.S. SYLVESTER et G. MARC'HADOUR, Hamden, 1977 ; R.W. GILSON et J.M. PATRICK, *St. Thomas More : A Preliminary Bibliography of His Works and of Moreana to the Year 1750*, Yale, 1961 ; G. MARC'HADOUR, *Thomas More : un homme pour toutes les saisons* (Mémoire d'hommes, mémoire de foi), Paris, 1992 ; ID., *L'Univers de Thomas More : chronologie critique d'Érasme, More et leur époque (De Pétrarque à Descartes, 5)*, Paris, 1963 ; *Moreana. Bulletin Thomas More*, Angers, 1963sv. ; E.E. REYNOLDS, *The Life and Death of St. Thomas More : The Field Is Won*, Londres-New York, 1968 ; C. SMITH, *An Updating of R.W. Gilson's St. Thomas More : A Preliminary Bibliography*, Saint Louis, 1981 ; F.-K. UNTERWEG, *Thomas Morus : Dramen vom Barock bis zur Gegenwart* (Beiträge zur englischen und amerikanischen Literatur, 9), Paderborn-Munich-Vienne-Zürich, 1990.

© Patrimoine littéraire européen, sous la dir. de J.-Cl. POLET, Bruxelles, De Boeck-Université, 1999.

PASCAL

PASCAL (PLACE BLAISE)

D5

Conseil communal du 26 juin 1979.

Toponyme créé (toponyme non descriptif).

☛ Thème du patrimoine européen et universel.

☛ Thème des sciences humaines.

📖 Pascal (1623-1662).

Né à Clermont-Ferrand, ce génie précoce, de santé fragile et de vie brève, est d'abord un scientifique — plus soucieux de correspondre avec ses pairs que de publier — et le restera jusqu'au bout. Du petit *Essai pour les coniques* (1640) au *Traité du triangle arithmétique* (1654), prélude au calcul des probabilités, ou aux recherches sur la « roulette » — courbe dessinée par un point d'une roue en progression — (1658-1659), en passant par les recherches sur le vide et la pesanteur (1654), il prospecte en mathématique comme en physique, sans dédaigner cette mécanique qui fait de lui l'inventeur de la première machine à calculer (1645), lui donnant à l'époque le meilleur de son renom. Il excellait, au départ de l'observation expérimentale, à dégager les « raisons des effets », sa rigueur d'analyse et sa force de synthèse faisant merveille.

Jeune encore, il avait fréquenté les libres penseurs d'alors, qu'on appelait les libertins. Il avait lu Montaigne, tiré du chevalier de Méré son idéal de l'honnête homme : n'infliger sa science à personne, mais savoir de tout un peu, afin d'être agréable au monde. Mais sa famille est proche des solitaires et des religieuses de Port-Royal, appelés jansénistes du nom de feu Cornelis Jansen dont l'*Augustinus* (1640) entendait rétablir la théologie de la grâce selon saint Augustin. D'où les deux conversions de Pascal (1646, 1654), la seconde surtout apportant un changement radical dans sa façon d'accorder la vie et la foi. On en a gardé un témoignage peu ordinaire : ce petit écrit trouvé à sa mort dans la doublure de son pourpoint, nommé par la suite le *Mémorial*.

Le savant aimait argumenter de façon concise et irréfutable. Il polémique volontiers. Les circonstances requièrent ces dons au service de la foi et sous deux formes qui ne touchent à la littérature que dans la mesure où leur art d'atteindre leur public d'alors touche encore le public d'aujourd'hui.

Vers le milieu du siècle, en la France traversée de gallicanisme, la Contre-Réforme se divise. Deux factions entre autres se distinguent : les jésuites molinistes, dont la casuistique compose avec les grands ; les jansénistes, sévères défenseurs de la tradition. Le laxisme des uns s'oppose au rigorisme des autres, jugés contestataires par le pouvoir. Or la théologie du temps dispute beaucoup de la grâce et de la prédestination divine, par lesquelles Dieu sauve l'homme et sait par avance lequel sera sauvé. C'est mettre en cause et pour certains en contradiction la toute-puissance de Dieu et la liberté de l'homme. En fait, la conviction janséniste ne diffère pas en profondeur de la doctrine chrétienne. Témoin cette exhortation de Saint-Cyran, maître spirituel des jansénistes : « Prier comme si tout dépendait de Dieu, agir comme si tout dépendait de nous ». Mais si le zèle est pour Dieu, la querelle est pour les hommes.

En 1649, la Faculté de théologie de Paris — la Sorbonne — met à l'examen cinq propositions sur ce sujet, qu'on dit condamnables et tirées de l'*Augustinus*, pour condamner du même coup les jansénistes. En janvier 1656, les solitaires demandent à Pascal d'intervenir. Il a 32 ans. Avec leur assistance, il entreprend de

mettre le débat théologique à la portée de la mondanité par la seule force de ses « petites lettres », ou plutôt fictions de lettres. Au nombre de dix-huit, elles sont diffusées sous le manteau en l'espace de quinze mois, dans un climat de polémique croissante. Ce sont *Les Provinciales*, appelées ainsi parce que les premières se donnaient un destinataire de province, qu'il fallait informer. Le succès fut immédiat. Les premières lettres s'en tenaient au débat sur la grâce (I à IV). Elles se donnent ensuite, pour s'en prendre aux accommodements de la Compagnie avec la morale, la forme d'un dialogue ironique avec un jésuite particulièrement naïf (lettres V à X), mais délaissent ensuite cette fiction pour s'adresser à l'ensemble des Pères, tandis que le ton monte jusqu'à l'indignation devant les atteintes au sacré, l'aggravation du laxisme, les injustices dont sont victimes les religieuses de Port-Royal. Imposture littéraire (R. Duchêne) ? Oui, si la littérature est par nature une imposture, et la fiction sans vérité. Plus profondément, il y a un tragique des *Provinciales*, si même Pascal n'en laisse rien paraître : elles triomphent, mais sans efficace. Pour défendre Dieu, ce maître du verbe n'a que le verbe de l'homme : il peut être injuste par passion de la justice. On en vint aux accommodements. Mais en mars 1657, il est question de faire signer aux ecclésiastiques un formulaire condamnant les cinq propositions dans Jansénius, et fin octobre, *Les Provinciales* sont mises à l'index.

Est-ce pour dépasser la polémique que Pascal entreprend une *Apologie de la religion chrétienne*, à l'intention des libertins, dont il aurait exposé le plan à ses amis jansénistes dès 1658 ? L'intention serait née en plein combat des *Provinciales*, la guérison, jugée miraculeuse à Port-Royal, d'une sienne filleule qui souffrait d'une fistule lacrymale (24 mars 1656), l'associant à une réflexion sur les miracles. En 1657 le projet prend plus d'ampleur, mais en 1659 une maladie de langueur entraîne l'inactivité, puis la mort. On ne trouva dans les papiers du défunt que des fragments découpés, allant du griffonnage presque illisible au développement solennel, dont l'édition de Port-Royal, fort opportunément sélective, tenta de masquer l'inachèvement en les intitulant *Pensées* (1670). Ils étaient pourtant constitués en liasses en partie titrées dont il fallut trois siècles à l'édition critique, sur base des deux copies peu divergentes qui en avaient été faites aussitôt, pour affirmer la valeur de classement et substituer à l'édition par rapprochements logiques d'un Brunschvicg des éditions améliorant le déchiffrement (Z. Tourneur) et surtout restituant l'ordre de Pascal selon la première copie (L. Lafuma) ou la seconde (Ph. Sellier), d'autres études s'attachant à reconstituer partiellement la chronologie de l'écriture (P. Ernst, Y. Maeda).

Peut-on dégager des *Pensées* la pensée de Pascal ? Lui seul l'aurait pu, par ce travail de finition, inséparable d'un art de persuader, où le portait son esprit. De l'œuvre inachevée, nul ne sait ce que l'achèvement eût retenu, eût rejeté. Mais on peut, comme le fait Jean Mesnard avec une extrême pondération, définir la nature de cette pensée. Paradoxe, on dirait aujourd'hui dialogique par intégration de la pensée adverse, mais pour concilier les contraires dans la perspective d'une vérité supérieure, elle humilie sa propre maîtrise au profit d'un ordre du cœur, vérité supérieure dont resplendissent les Écritures. Ainsi, une anthropologie sévère, ironique jusqu'au portrait à la manière de La Bruyère, aurait montré la misère de l'homme, mais afin de faire éclater en contrepartie sa grandeur, pour peu que Dieu, caché, s'en mêlât. En faisaient foi les prophètes et les évangiles.

De Pascal, certains lecteurs, de Voltaire à M. Yourcenar, ne retinrent que le « pari » : quant à savoir si Dieu existe, « il faut parier », et l'on a tout à gagner à parier que oui — recours souvent déformé. C'était oublier que l'argument était destiné aux libertins, dont les divertissements faisaient du pari monnaie courante.

L'homme de synthèse ne peut achever celle qui lui tenait le plus à cœur. Sa pensée y gagna les suggestions de l'énigme et la force du premier jet ; sa réception, des engagements et des malentendus aussi passionnés que l'œuvre elle-même ; son Dieu, un obscur rayonnement.

Bibliographie : D. DESCOTES, *L'argumentation chez Pascal* (Écrivains), Paris, 1993 ; R. DUCHÊNE, *L'imposture littéraire dans Les Provinciales de Pascal* (Publications de l'Université de Provence), 2^e éd. revue et augmentée, suivie des actes du colloque tenu à Marseille le 10 mars 1984, Aix-en-Provence, 1985 ; G. FERREY-ROLLES, *Blaise Pascal et la raison du politique* (Épiméthée : essais philosophiques), Paris, 1984 ; H. GOUIER, *Blaise Pascal, Conversion et apologetique* (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), Paris, 1986 ; J. MESNARD, *Les Pensées de Pascal*, Paris, 1976 ; ID., *Pascal : l'homme et l'œuvre* (Connaissance des lettres, 30), Paris, 1951 ; *Méthodes chez Pascal* (Actes du colloque tenu à Clermont-Ferrand, 10-13 juin 1976), éd. par H. DAVIDSON, J. MIEL, Th. M. HARRINGTON, Paris, 1979 ; Ph. SELIER, *Pascal et saint Augustin* (Bibliothèque de l'évolution de l'humanité, 12), Paris, 1995.

© *Patrimoine littéraire européen*, sous la dir. de J.-Cl. POLET, Bruxelles, De Boeck-Université, 1999.

RABELAIS

RABELAIS (PLACE)	E6
RABELAIS (RUE)	D6-E6
RABELAIS (PARKING)	D6-E6
Conseil communal du 28 octobre 1975. Domaine universitaire.	
Toponyme créé (toponyme non descriptif).	

☛ Thème du patrimoine européen et universel.

☛ Thème des sciences humaines.

« Place Rabelais » et « rue Rabelais » célèbrent François Rabelais (1494-1553), écrivain français.

📖 On sait assez peu de la vie de Rabelais (1483 [?] - 1553). Né probablement à la Devinière, à deux lieues de Chinon (Indre-et-Loire), fils d'un avocat royal, François Rabelais a sans doute appris le droit, mais ne sera jamais juriste de profession. Novice chez les Cordeliers, puis frère mineur franciscain à Fontenay-le-Comte et prêtre, il étudie la prédication et la théologie. Gagné à l'humanisme, il écrit à Guillaume Budé et, avec son compagnon Pierre Lamy, fréquente les magistrats lettrés. Mais on applique aux deux compagnons les rigueurs édictées par la Sorbonne, qui interdisait la libre étude du grec, condition d'interprétation critique du Nouveau Testament, et on leur confisque leurs livres grecs : Lamy quitte le couvent ; Rabelais obtient de passer chez les bénédictins, plus ouverts. À l'abbaye Saint-Pierre de Maillezais, il est secrétaire de Geoffroy d'Estissac, un prélat libéral qu'il suit dans ses tournées en Poitou.

Il se tourne alors vers la médecine et *apostasie*, c'est-à-dire revêt l'habit laïc, sans toutefois opter pour la Réforme ni quitter la

condition monastique. Inscrit, en 1530, à la Faculté de Montpellier, il y donne des cours, nourris de philologie humaniste dès 1531. À la Toussaint de 1532, il entre comme médecin à l'Hôtel-Dieu de Lyon. En 1532-1533, il édite notamment Hippocrate et publie *Pantagruel* sous le pseudonyme anagrammatique d'Alcofribas Nasier.

Pantagruel se donne pour la continuation des *Chroniques* de Gargantua, un ensemble de récits populaires rattachés au Cycle arthurien. Mais seuls le début et la fin du livre — les enfances de Pantagruel et la guerre contre le roi Anarche — relèvent de la parodie d'épopée folklorique. L'originalité du roman tient à la mise en scène grotesque de personnages qui, au long d'un tour des universités françaises qu'accomplit le héros, mettent en relief quelques aspects du combat humaniste. Pantagruel y rencontre notamment Panurge, qu'il s'attache comme une espèce de bouffon et qui, au moment de la guerre contre les Anarchiens, favorisera, par ses ruses, la victoire finale.

Dès sa parution, le *Pantagruel* obtint un vif succès, mais il fut condamné par Calvin, et censuré par la Sorbonne en octobre 1533. Rabelais exploite son succès : sa *Pantagruéline Prognostication* ironise la superstition, l'intolérance, le culte des saints et les diables, et confère toute autorité à la Sainte Parole. Ses vingt dernières années, de 1533 à 1553, sont mieux connues que les précédentes car il est devenu célèbre. Il voyage : pour accompagner ses protecteurs, pour régulariser sa situation d'Église, pour fuir les tracasseries que lui vaut son œuvre. C'est sa réputation de médecin qui lui vaut, pendant l'hiver 1533-1534, d'être secrétaire du cardinal Jean du Bellay, partant en ambassade à Rome pour le roi de France.

À la même époque, il invente à son *Pantagruel* un premier Livre, *Gargantua*. Toujours sous le même pseudonyme, il prend position, clairement cette fois, pour l'humanisme. Avec *Pantagruel* en effet, le public avait souvent pris la parodie de la sottise et de l'obscénité pour argent comptant. À présent, un Prologue plein de verve enseigne par la pratique comment lire entre les lignes, sans prétention ni malveillance. Et l'histoire du père, Gargantua, reprend la structure de celle du fils, mais dans une concurrence continue avec les grossières *Chroniques* folkloriques.

Fils de Grandgousier, Gargantua vient au monde en criant « à boire ! ». Ses années d'éducation scolastique l'abrutissent, mais, parti étudier à Paris en compagnie de son nouveau précepteur, l'humaniste Ponocrates, il échappe, grâce à celui-ci, aux extravagances de la pédagogie ancienne, devient un puits de science, d'une curiosité infatigable, et un athlète qui excelle dans les exercices de la vie militaire. Commence alors l'épopée burlesque : au pays chinonais, la guerre éclate entre les bergers de Grandgousier et les pâtisseries du seigneur de Lerné, Picrochole. Un moine audacieux, Frère Jean, trucidé les soudards menaçant la vigne, mais Picrochole prend d'assaut La Roche-Clermaud, dévoilant son grand dessein : conquérir l'univers. Malgré ses propositions généreuses pour acheter la paix, Grandgousier est amené à rappeler son fils. Gargantua et ses amis se livrent alors à d'impressionnantes prouesses, tout en devisant gaiement entre deux escarmouches. Picrochole, vaincu, s'enfuit en attendant le retour des coquecigrues. Gargantua récompense les vainqueurs en créant pour Frère Jean l'abbaye de Thélème, où, en un magnifique château de style renaissant, jeunes seigneurs et gentes demoiselles ont pour devise « Fais ce que voudras ». On découvre dans les fondations une énigme, qui peut décrire soit les tortures subies pas les passionnés de l'Évangile, soit, selon Frère Jean, la bonne fatigue des

passionnés de jeu de paume. Au lecteur de mettre en pratique la méthode de lecture donnée dans le Prologue...

Séjournant à la cour pontificale d'août 1535 à mai 1536, Rabelais obtient l'autorisation de reprendre l'habit de bénédictin. En juillet 1538, il est dans la maison du Roi lors de la rencontre à Aigues-Mortes avec Charles Quint. Après 1540, il fait plusieurs séjours à Turin comme médecin du vice-roi, Guillaume du Bellay, qu'il assistera dans ses derniers moments sur le chemin du retour en 1543.

En 1542, il avait remanié légèrement le texte de ses romans, mais ils figurent encore sur la liste des livres à censurer établie par la Sorbonne en 1543 et en 1544. Un privilège exceptionnellement élogieux est cependant accordé à la publication du *Tiers Livre*, à Paris en 1546, avec un Prologue signé Rabelais. Ce livre a pour fil conducteur l'enquête que mène Panurge pour savoir s'il sera cocu et battu, et pose les problèmes du couple en général. Lassé des débats engagés sur le sujet, Panurge propose aux compagnons de partir en croisière à la recherche du mot de la Dive Bouteille, tandis que Gargantua condamne les mariages contractés « sans le su et aveu » des parents. À Pantagruel, qui est soumis et sera bientôt marié, les dieux promettent une descendance vouée à être divinisée. En expédition hasardeuse, les voyageurs emportent une cargaison de Pantagruélion, une herbe qui symbolise l'esprit de progrès. Le Livre se conclut sur la vision des échanges économiques, dont Panurge est enthousiaste, lui qui, dans les premiers chapitres, avait fait l'éloge des dettes, système financier promettant le paradis sur terre. Pantagruel, lui, plaçait dans l'entraide charitable, et non dans le profit individuel, le véritable fondement du contrat social.

Le *Tiers Livre* change d'univers littéraire : s'il garde un ton joyeux et railleur, c'est le drame des rapports humains et la question de la dignité des femmes qui font son unité, et non plus le burlesque. Le *Tiers Livre* obtient un grand succès : même condamné par la Sorbonne, il est rapidement réédité à Paris, Lyon, Toulouse et Valence.

Cette censure pourrait expliquer que Rabelais est à Metz, de 1546 au printemps de 1547, à l'abri des poursuites, mais en détresse morale. Son Cardinal, ému par son désespoir, l'emmène encore une fois à Rome. Quand il rentre en France, c'est le cardinal Odet de Châtillon qui assure sa protection.

À Metz, Rabelais rédige le brouillon de ce qui sera le *Quart Livre*, dont la version définitive paraît en janvier 1552. Dans la tradition des récits de voyageurs, il développe le thème de la sociabilité, en faisant vivre une petite société dans l'espace clos d'un navire progressant de rencontres en rencontres vers une destination toujours fuyante.

L'épisode de la Tempête révèle les conduites humaines : Panurge s'abandonne à une terreur superstitieuse ; le Moine se consacre de toutes ses forces à l'action présente ; le pilote organise la manœuvre en technicien efficace ; Pantagruel participe calmement à la lutte contre vents et flots et implore solennellement Dieu Servateur ; Épistémon tire la leçon de l'aventure : l'essentiel est de remettre sa vie entre les mains du Seigneur.

Les navigateurs sont également confrontés à la puissance terrifiante de Messere Gaster. Ce monstre incarne la loi du progrès, dont toutes les inventions suscitent des nuisances, et exigent donc des inventions nouvelles pour remédier aux inconvénients des premières.

Le Livre se clôt sans que l'Oracle soit en vue. Son comique est plus

vif et plus franc que celui du *Tiers Livre*, mais il ne revient pas aux effets étonnants provoqués par le gigantisme « populaire ». On peut y voir le chef-d'œuvre d'un Rabelais pleinement maître de son art.

Rabelais meurt vraisemblablement à Paris, en mars 1553, un an après la publication du *Quart Livre* ; en 1564, paraît *L'Île sonante*. Cette violente caricature de l'Église et des gens de loi constituera le début du *Cinquième Livre*. Ce roman pérégrine, comme le *Quart Livre*, d'île en île, toujours à la recherche de l'oracle de la Dive Bouteille. À leur dernière étape, les Compagnons s'adjoignent la Lanterne qui leur servira de guide initiatique avant de les confier à Bacbuc, Pontife des mystères de la Dive Bouteille. Dans le temple souterrain, Bacbuc fait chanter à Panurge une incantation, dont la transcription prend la figure d'un flacon ; la Fontaine bouillonne et la Bouteille profère le mystérieux Mot : *Trinch*. Corrigé la sentence placée en exergue du premier Livre, la révélation finale apprend que « non rire, mais boire est le propre de l'homme... En vin est vérité cachée ».

L'authenticité de cette œuvre a toujours été mise en doute car le ton en est plus directement agressif, les transitions plates et sèches, l'allégorisme simpliste. Des études récentes suggèrent avec vraisemblance que le *Cinquième Livre* a été constitué à partir d'une collection de brouillons destinés aux Livres antérieurs. Certaines pages auraient pu servir à un « *Quint Livre* », qui aurait eu certainement une tout autre apparence que celui dont nous disposons.

L'influence de Rabelais sur la littérature et sur la pensée universelles est immense. Son langage, riche et coloré, son style, libre et truculent, ont marqué la langue française à un moment important de son développement. Indissociable de l'image que l'on se fait de la littérature française, imité, invoqué, évoqué par les écrivains de tous les pays, il continue à inspirer.

Bibliographie : M. BAKHTINE, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* (Bibliothèque des idées), traduit du russe par A. ROBET, Paris, Gallimard, 1970 ; R. COOPER, *Rabelais et l'Italie* (Études rabelaisiennes, 24), Genève, 1991 ; G. DEFAUX, *Le curieux, le glorieux et la sagesse du monde dans la première moitié du XVI^e siècle. L'exemple de Panurge (Ulysse, Démosthène, Empédocle)* (French Forum Monographs, 34), Lexington, 1982 ; M. DE GRÈVE, *L'interprétation de Rabelais au XVI^e siècle* (Études rabelaisiennes, 3), Genève, 1961 ; G. DEMERSON, *Rabelais*, Paris, 1991 ; D. DESROSIERS-BONIN, *Rabelais et l'humanisme civil* (Études rabelaisiennes, 27), Genève, 1992 ; M. HUCHON, *Rabelais grammairien : de l'histoire du texte aux problèmes d'authenticité* (Études rabelaisiennes, 16), Genève, 1981 ; M. JEANNERET, *Les paroles dégelées : Rabelais (Quart Livre, 48-65)*, dans *Littérature*, t. XVII, 1975, p. 14-30 ; D. MÉNAGER, *Rabelais* (En toutes lettres, 3), Paris, 1989 ; *Rabelais en son demi-millénaire : actes du Colloque international de Tours, 24-29 septembre 1984* (Études rabelaisiennes, 21), éd. par J. CÉARD et J.-C. MARGOLIN, Genève, 1988 ; Fr. RIGOLO, *Les langages de Rabelais* (Études rabelaisiennes, 10), Genève, 1972 ; V.-L. SAULNIER, *Rabelais dans son enquête*, 2 vol., Paris, 1983-1982 ; M.-A. SCREECH, *Rabelais* (Bibliothèque des idées), traduit par M.A. DE KISCH, Paris, 1992 ; M.-A. SCREECH et S. RAWLES, *A New Rabelais Bibliography. Editions before 1626* (Études rabelaisiennes, 20), Genève, 1987.

© Patrimoine littéraire européen, sous la dir. de J.-Cl. POLET, Bruxelles, De Boeck-Université, 1999.